

Daher, Andrea, *L'Oralité perdue. Essais d'histoire des pratiques lettrées (Brésil, XVI^e-XIX^e siècle)* (Paris, Classiques Garnier, 2016), 174 p.

Sébastien Côté

Volume 72, numéro 3, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1059984ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1059984ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, S. (2019). Compte rendu de [Daher, Andrea, *L'Oralité perdue. Essais d'histoire des pratiques lettrées (Brésil, XVI^e-XIX^e siècle)* (Paris, Classiques Garnier, 2016), 174 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 72 (3), 102–105.
<https://doi.org/10.7202/1059984ar>

freiner l'anglicisation des immigrants et de prendre des actions fortes afin de favoriser leur intégration au groupe majoritaire. Malgré la motivation nouvelle de la CECM d'intégrer les Néo-Canadiens au secteur francophone, il est de plus en plus évident que la situation ne changera pas sans l'intervention de l'État. Tout au long de l'analyse, Croteau montre comment la fréquentation des écoles anglaises (catholiques et protestantes) par les immigrants est un effet à la fois des politiques de la CECM et des motivations des parents.

Dans cette étude comparative, Jean-Philippe Croteau réussit à montrer les quelques points communs aux deux villes tout en mettant en lumière la spécificité de chacune dans l'intégration scolaire des immigrants. Si la démonstration permet d'entrevoir les politiques du multiculturalisme et de la francisation qui suivront dans les décennies suivantes, elle n'arrive pas à éclairer les débats québécois contemporains. La provenance des immigrants ayant beaucoup changé depuis les années 1960, il est un peu difficile de comprendre en quoi les débats sur l'intégration scolaire des immigrants – blancs et chrétiens pour la grande majorité – de la première moitié du siècle ressemblent à ceux du XXI^e siècle, davantage marqués par la diversité raciale et religieuse de l'immigration contemporaine. D'ailleurs, la race est véritablement la grande absente de cette étude. Il est vraiment déstabilisant de ne rencontrer, tout au long de l'ouvrage, aucune mention des communautés noires de Montréal et de Toronto. Ensuite, dans l'exposé des idéologies sous-jacentes à l'instruction publique – dont l'auteur exagère les différences entre les catholiques et les protestants (p. 52) – il aurait été intéressant de savoir en quoi elle participait de l'affirmation de la race blanche et comment elle a joué un rôle primordial dans le programme des pensionnats autochtones de la même période (une rare mention aux communautés autochtones, tout à fait hors contexte, se retrouve en p. 73).

CATHERINE LAROCHELLE
Université de Montréal

Daher, Andrea, *L'Oralité perdue. Essais d'histoire des pratiques lettrées (Brésil, XVI^e-XIX^e siècle)* (Paris, Classiques Garnier, 2016), 174 p.

Dans son *Histoire de la Nouvelle-France* (1609), Marc Lescarbot donnait à la colonie une définition quasi impériale (I, 4, p. 26), en plus de consacrer

un long développement (p. 143-228) à la France Antarctique de Nicolas de Villegagnon (1555-1560). C'est d'abord à cette époque riche en rivalités que nous ramène Andrea Daher dans *L'Oralité perdue*.

Si « Des Cannibales » s'avère incontournable en études littéraires, le plus célèbre des essais de Montaigne l'est doublement pour les Brésiliens. C'est le point de départ de la réflexion de Daher, qui rappelle l'entretien qu'eut Montaigne avec des Tupinambas en visite officielle à Rouen, mais surtout cet aveu plein de candeur : « ils répondirent trois choses, dont j'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry » (p. 12). De ce récit, elle tire un constat et une question : les « Sauvages » parlent, et pas que chez Montaigne ; puisque l'écriture peut masquer les oublis et les imperfections, pourquoi mentionner cette troisième chose à jamais manquante, symbole « d'une parole perdue, de l'oralité pure » (p. 13) ? C'est donc sous le signe de l'opposition entre écriture et oralité que s'inscrit cet essai, qui analyse les écrits jésuites portugais (Anchieta, Nóbrega) et espagnols (Acosta, Oré), ainsi que les récits français sur le Brésil colonial, avant d'aborder leur fortune littéraire dans le Brésil indépendant du XIX^e siècle. Or, nombreux sont les parallèles entre la Nouvelle-France et le Brésil colonial.

Dès le premier chapitre, Daher montre que les débats apostoliques qui animèrent les jésuites du Brésil et du Pérou au contact des populations indigènes ont précédé de près d'un siècle ceux de la Nouvelle-France. Par exemple, alors que Paul Le Jeune écrivait dans sa *Relation* de 1632 au sujet des Amérindiens : « en verité qui sçauroit parfaitement leur langue seroit puissant parmy eux » (Paris, Cramoisy, p. 57), déjà « [d]ans les premières années de l'apostolat au Brésil [vers 1550], les jésuites [avaient] beaucoup travaillé pour apprendre les langues indigènes » (p. 47). Devant la difficulté de maîtriser ces langues « agraphiques », les plus doués des jésuites brésiliens composent rapidement des grammaires pour asseoir leur catéchèse sur une base intelligible, conformément aux principes de l'*accommodatio* prônée par Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre. Puisque l'imprimerie ne fera pas son apparition au Brésil avant 1808 (contrairement au Pérou), ces grammaires circulent sous forme manuscrite dès le milieu du XVI^e siècle. À terme, elles parviennent non seulement à inventer une « langue générale » normalisée, basée sur les variantes du tupi, mais aussi à l'imposer aux Indigènes dans tous les exercices religieux et au-delà. Malgré le statut différencié du tupi (Brésil) et du quechua (Pérou) dans l'appareil apostolique colonial, un principe fondamental demeure : comme en Nouvelle-France, l'accommodement linguistique des missionnaires a

réduit le risque de mésinterprétation de la parole divine et, en outre, a permis de déterminer les règles de leur passage de l'oral à l'écrit, puis du manuscrit à l'imprimé.

Après avoir bien décrit le processus de grammaticalisation du tupi, Daher aborde les multiples occurrences de « l'inscription de la langue générale » dans le corpus colonial du Brésil. Pour ce faire, elle se plonge dans un corpus français fort de quatre longs témoignages de première main décrivant les projets éphémères de la France Antarctique et de la France Équinoxiale (1612-1615). Longtemps minorées par l'historiographie brésilienne pour cause de dissonance, les œuvres de Léry, Thevet, Abbeville et Évreux n'en montrent pas moins l'importance insoupçonnée de la présence française (interprètes et missionnaires) auprès des Indigènes de la côte. Quant à la langue tupi, elle apparaît très souvent dans ces récits, que ce soit dans le « colloque » franco-tupi de Léry (p. 83-84), les transcriptions d'Abbeville d'après ses truchements diplomates (p. 84-88) ou autres conversations et harangues. Tout comme dans les écrits de la Nouvelle-France, auxquels elle fait d'ailleurs allusion, c'est une « voix sauvage » normalisée que l'on donne à lire. Fait à noter, chez ces auteurs français, même chez un Léry plus réticent, le Tupinamba est naturellement bon (p. 97), contrairement à ce qu'affirment les contemporains portugais. D'ailleurs, lue et compilée par tout le monde pendant deux siècles, l'*Histoire d'un voyage fait au Brésil* de Léry résonne encore dans l'*Histoire des deux Indes* (1770) de l'abbé Raynal.

Enfin, le statut du tupi s'accompagne d'enjeux complexes, aussi bien dans la société coloniale du XVIII^e siècle que dans le Brésil indépendant. Par exemple, en 1752, la voix du « Gouverneur de l'État de Grão-Pará et Maranhão » (p. 117) s'élève contre la langue générale, désormais perçue comme une entrave à l'unification de la colonie. Ces protestations mènent à la publication d'une ordonnance (*Directorio*, 1755), dont les visées assimilationnistes s'étendront « à l'État du Brésil » (p. 122). Cela aboutit, vers 1876 (année d'adoption de notre *Loi sur les Indiens*), à ce constat du général Couto de Magalhães : « Il n'y a pas de juste milieu. Ou exterminer le Sauvage, ou lui apprendre notre langue par l'intermédiaire indispensable de la sienne ; cela fait, il se trouvera incorporé à notre société, même s'il ne sera civilisé que plus tard » (cité et traduit par Daher, p. 124-125). En parallèle de cet effacement brutal de la langue générale et de ses locuteurs, Daher souligne le travail de préservation littéraire de la voix tupi mené par le Français Ferdinand Denis, auteur du *Résumé de l'histoire littéraire du Brésil* (1826). Dans ses œuvres de fiction empreintes de nostalgie indigéniste, les

Tupinambas reviennent à l'avant-scène, mais souvent dans un état lamentable, amoindri. Un peu comme chez Aubert de Gaspé, Denis multiplie les notes historiques, idéalise le passé et déplore le présent des Indigènes, qui n'est que destruction imméritée.

Organisés en tableaux plutôt qu'en une argumentation linéaire, ces « essais d'histoire des pratiques lettrées » soulignent l'omniprésence de l'écrit dans l'entreprise coloniale brésilienne : issue d'une volonté missionnaire, l'écriture des langues indigènes s'est soldée par un ressac assimilationniste. En outre, *L'Oralité perdue* permet de voir les similitudes, voire les improbables réseaux discursifs qui unissent les colonies américaines. D'ailleurs, *maringouin* n'est-il pas d'origine tupi-guarani ?

SÉBASTIEN CÔTÉ
Carleton University

Gattinger, Monica, *Les fondements de la culture. Le pouvoir de l'art. Les soixante premières années du Conseil des arts du Canada* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2017), 216 p.

Dans les remerciements, l'auteure explique que si le livre est une commande à l'occasion de l'anniversaire du Conseil des arts, on lui a laissé toute latitude en ce qui concerne le contenu et qu'elle s'est assurée dès le départ de sa liberté académique. Il n'empêche, dès les premières pages, que l'impression s'installe de lire un rapport annuel, car le livre s'ouvre avec la présentation, longue et très élogieuse, des locaux du Conseil. Ce sentiment ne nous quitte jamais totalement, dans la mesure où le livre est – notamment – un plaidoyer pour établir la pertinence, voire la nécessité de ce Conseil. L'effet « rapport annuel » est renforcé par la présentation, au fil des chapitres, des présidents et directeurs successifs : tout le monde qui travaille ou a travaillé au Conseil est vraiment formidable ; par exemple, « Karen Kain [présidente du Conseil 2004-2008] est l'incarnation de l'assurance gracieuse, de l'intelligence calme, de l'humilité élégante et de l'intention réfléchie » (p. 128). Qu'il s'agisse d'une commande explique par ailleurs pourquoi le livre a été si rapidement traduit en français, pourquoi il a été publié sur papier glacé et comporte un grand nombre de photographies d'œuvres et de membres du personnel.